



On tuait les civils et pillait les maisons.... (Page 240.)

Quelques hôteliers, connaissant les habitudes, s'empressèrent d'offrir leurs services, en recommandant, avec forces louanges, leurs établissements respectifs, mais Lucien remercia sur un ton péremptoire, coupant court à toute discussion.

Il y avait environ un quart d'heure de marche de la gare au port, et les hommes suivirent attentivement leur conductrice, qui s'informait de temps en temps du chemin. Il fallait traverser toute la ville, qui d'ailleurs n'était pas bien grande, puisque quinze minutes suffisaient à la parcourir d'un bout à l'autre.

Le bateau pour Flessingue était prêt à partir. Français et Belges regardaient avec curiosité ce petit sabot, et ces derniers se rappelaient avec mélancolie le beau port d'Anvers, abandonné et mort depuis que les Allemands l'avaient occupé.

Gabrielle entra dans la cabine. Elle grelottait et sentait bien qu'elle n'avait pas entrepris impunément ce voyage à travers l'eau et elle se proposa de se coucher de bonne heure, le soir, dès que ses compagnons n'auraient plus besoin d'elle.

Le bateau partit bientôt et Gabrielle s'installa dans un coin, de la manière d'un voyageur qui est décidé à ne plus en bouger tant qu'il n'est pas arrivé à destination. Elle avait remarqué qu'un monsieur, assis vis-à-vis d'elle, la fixait avec obstination, désireux d'entamer un bout de conversation. Pour éviter ces fâcheuses interpellations, elle se pencha en arrière et ferma les yeux. Elle se trouvait bien dans cette pose et donnait libre cours à ses pensées.

La neige tombait maintenant en gros flocons. Heureusement que l'on n'était plus bien loin de Flessingue, car les flocons recouvraient tout d'un véritable linceuil immaculé, ce qui entrave fortement la navigation, surtout à cette époque où le flux et le reflux amenaient souvent des mines flottantes qui étaient remontées de la mer par le courant. Aussi le capitaine devait-il être extrêmement prudent et n'avancer qu'avec beaucoup de précautions.

— Flessingue ! cria une voix.

Le navire aborda au quai et fut bientôt amarré, et les passagers purent se rendre à terre.

Gabrielle se recouvrait soigneusement de son voile. Elle se rappela son premier voyage, lorsqu'elle partit d'ici pour l'Angleterre. Quels changements s'étaient opérés dans sa vie depuis lors !

De nouveau elle prit les devants, suivie par la petite troupe.

Un tram les conduisit tous vers la ville.

Elle commencerait par conduire les camarades français au con-



sulat français. Ils y furent bientôt, car c'était au centre de la ville, et les formalités furent vite remplies. La chancellerie du consulat se chargeait dorénavant de ses ressortissants.

Lucien la remercia avec effusion. Il était profondément ému. Mais Gabrielle coupa court à tous les remerciements en disant avec sa simplicité habituelle :

— J'ai fait mon devoir, mon ami, et vous ne me devez pas de reconnaissance.

— Ah, nous aussi, nous ferons notre devoir ! Et quand vous serez de retour, là-bas, n'oubliez pas de présenter mes hommages à Mademoiselle Berthe et à sa tante Hélène.

Une dernière poignée de main cordiale fut échangée avec tous ces braves garçons, puis Gabrielle partit, accompagnée cette fois des trois jeunes gens belges, qu'elle conduisit au Boulevard maritime, au consulat de Belgique.

Gabrielle se sentit encore bien faible. La neige et le vent lui glaçaient la figure, mais elle voulut persévérer jusqu'au bout. Lorsqu'ils furent arrivés au consulat, Gabrielle attendit de nouveau que toutes formalités furent remplies avant de prendre congé de ses jeunes compatriotes.

— Est-ce que nous ne vous reverrons plus ? demandèrent-ils.

— Oh, non.... Ma besogne est terminée et la vôtre est ailleurs ! Allons, bon courage et bonne chance.

Elle leur tendit tous la main et rentra en ville. Elle s'adressa au premier hôtel qu'elle rencontra et y demanda une chambre. Il n'y en avait plus, mais très obligeamment le patron lui recommanda un de ses concurrents.

Gabrielle pensait aux braves gens qui l'avaient hospitalisée lors de son premier voyage. Elle savait qu'elle n'avait qu'à se présenter chez eux pour être reçue à bras ouverts, mais se dit qu'elle serait obligée d'expliquer sa présence et que ces gens s'étonneraient sans doute de ses fréquents voyages.

Elle chercha donc l'hôtel que l'on venait de lui renseigner. La fatigue commençait à lui peser et le vent soufflait dur dans cette ville si peu abritée contre la brise marine.

Arrivée à l'hôtel, elle put retenir une chambre ; c'était la dernière qui restait disponible. Gabrielle se félicita de cette aubaine et commanda à dîner. Dans le restaurant, un bon poêle répandait une chaleur bienfaisante et la lumière donnait un cachet joyeux à cette réunion de dîneurs, fort nombreux, car en outre du grand nombre de Belges, qui logeaient à Flessingue depuis la guerre, il y avait encore beaucoup de compatriotes qui rentraient d'Angleterre ou s'y rendaient.



Tout à coup, Gabrielle sursauta. Elle venait de reconnaître, tout au fond de la salle, Flore, richement vêtue et accompagnée d'un jeune homme.

Hier à Bouchaute et aujourd'hui ici, ... juste comme elle.

— Me suivrait-elle ? se demanda Gabrielle. Ou est-ce que son voyage aurait un autre but ?

Flore était en conversation très animée avec son ami, mais l'objet de leur entretien ne devait pas être bien grave, car ils paraissaient s'amuser beaucoup.

— Tiens, tiens, se dit Gabrielle, quelle singulière coïncidence ! Je crois que mon service aurait tout intérêt d'être renseigné plus amplement sur cette fille. Si je la surveillais ?

Et se décidant promptement à joindre le geste à la parole, elle appela un des garçons et, lui passant discrètement un bon pourboire, elle lui dit :

— Je ne me sens pas très bien ; n'auriez-vous pas un cabinet quelconque où je pourrais manger plus tranquillement ?

— Certainement, madame ; voulez-vous me suivre ?

Gabrielle se leva et l'accompagna. Arrivée à l'entrée du restaurant, elle lui dit en désignant Flore et son partenaire :

— Ne pourriez-vous me dire qui est cette dame, assise là-bas, au fond du restaurant, avec un jeune homme ?

— Je vais m'en informer, mais cela me paraît être une « pas grand'chose » ! Nous avons ici un monde bien singulier depuis quelque temps ! Madame est Française, sans doute ?

— Oui....

Gabrielle crût prudent de ne pas le détromper.

— Je suis Belge, madame, et réformé pour le service. Je me suis présenté comme volontaire au recrutement, mais on n'a pas voulu de moi.

— Et moi, je vais rejoindre mon mari, qui est au front.

Ils étaient arrivés à un petit salon dans lequel d'autres familles avec des enfants étaient assis à de petites tables séparées et dînaient. Il y régnait une bonne température et Gabrielle sentit que le repos lui faisait du bien. Elle espérait qu'une bonne nuit de sommeil réparateur et la journée du lendemain lui seraient suffisantes pour être tout à fait retapée. D'ailleurs, elle avait beaucoup de lettres à écrire, et puis, elle profiterait de son séjour pour tâcher de découvrir les machinations ourdies par Flore, car il était pour Gabrielle d'une importance capitale de s'assurer si cette fille était au courant de son organisme et si elle était à ses trousses. Apparemment, il en était ainsi, ou du moins elle devait se douter de quelque chose.

Le garçon rentra.

— Ce monsieur et sa dame se nomment monsieur et madame Durieux, de Bruxelles.

— Durieux?...

— C'est du moins sous ce nom qu'ils se sont faits inscrire sur le registre de l'hôtel, mais s'il nous fallait comparer les noms inscrits au registre avec les papiers d'identité, on en verrait de belles, je crois !

— Eh bien, si vous êtes Belge et fidèle à votre Patrie, méfiez-vous alors de monsieur et madame Durieux.

— Comme si je ne les avais à l'œil depuis longtemps !

— Cette femme est une personne dangereuse. A Bruxelles, elle courait avec les Boches, et si elle est ici maintenant, ce n'est point dans un but très clair.

— Il va sans dire que j'aime ma Patrie et je vous promets que je veillerai sur cette femme. D'ailleurs, je préviendrai certains de mes amis qui font de l'espionnage.

— Voyez-vous, vous êtes déjà imprudent.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous parlez trop.

— Mais je ne fais que répondre à vos vœux et vous promettre que je me méfierai de cette femme.

— Mais pourquoi me dites-vous qu'il y a des Belges, qui viennent ici, qui font de l'espionnage ?

— Mais... parce que vous êtes Française !

— Qu'en savez-vous ? Madame Durieux vous dira aussi qu'elle est Belge et qu'elle aime sa patrie.

— Mais je ne vous ai pas cité de noms !

— La belle affaire ! Croyez-vous que les agents allemands ont besoin d'en savoir si long ? Il leur suffirait amplement de savoir qu'ils viennent ici ; le reste leur est bien confié.

— En effet, c'est bien vrai tout de même.

— Ensuite, il ne faut pas perdre de vue qu'il y a encore une catégorie de personnes, et ce ne sont pas les moins dangereuses, qui, sans aucune mauvaise intention et uniquement pour se rendre intéressantes, divulguent toutes sortes de choses qu'elles feraient bien mieux de garder pour elles, car un renseignement est si vite recueilli par ceux qui sont à l'affût, d'autant plus qu'habituellement ces confidences se font au café.

— Hm, fit le garçon, qui ne se sentait pas très à l'aise sur cette allusion qui ressemblait fortement à une attaque directe.

Ce fut toute sa réponse, mais Gabrielle était rassurée ; le brave garçon se tiendrait sur ses gardes à l'avenir.



Pendant que Gabrielle se fit servir un modeste repas, Flore et son partenaire étaient attablés, dans la grande salle du restaurant, et étalaient, — cette dernière surtout, — tout le sans-gêne propre aux parvenus qui dépensent sans compter et, ne connaissant pas la valeur de l'argent, ne le savent même pas dépenser; ils le gaspillent.

Dépenser son argent est effectivement une chose qui est bien plus difficile que l'on ne le croirait à première vue; cela sous-entend une éducation adéquate à ses moyens.

Mais Flore, qui était au service de l'ennemi et qui, sans aucun doute possible, se faisait largement rétribuer, sans compter toutes les dépenses et les notes, majorées pour les besoins de la cause, qui lui étaient remboursées promptement.

Elle était attablée maintenant avec un homme, qui, il n'y avait pas une semaine, paradait à Bruxelles, coiffé d'un casque à pointe et que sa connaissance de langues étrangères avait fait désigner par ses chefs pour être appelé à un autre service, celui du renseignement et contre-espionnage.

— Quelle bonne vie, dit Flore, en songeant à la maison paternelle où toute la famille vivait dans quelques chambres mal aérées, dans un des quartiers les plus mal famés de Bruxelles.

— Oui, répondit l'Allemand, qui ne connaissait pas le fond de la pensée de Flore, mes camarades sont au front, et il ne doit pas faire bien gai dans les tranchées par ce temps de chien et avec toute cette neige. Cet après-midi, j'ai entendu tonner le canon et, au lieu d'être dans la mêlée, je suis assis ici dans un bon restaurant.

Flore lui envoya un sourire.

— Et l'on m'a adjoint une charmante collaboratrice, ajouta-t-il, en guise de compliment à l'adresse de la fille.

— Tu me plais beaucoup, dit celle-ci avec une intonation significative.

— Réellement ? J'ai bien de la chance. Qui sait combien de mes camarades sont déjà tués, à cette heure. Suppose un peu que tu sois couchée, mortellement blessée, dans la neige !

— La vie est bien trop belle pour mourir si jeune.

— Evidemment ! Mais nous devons tâcher que notre bonne vie ne soit pas de courte durée et que nos chefs soient contents de nous. C'est une chose qui a pour moi une importance capitale, sinon ils me renverront au front, et je n'ai pas besoin de dire que je n'y tiens nullement.

— Tu t'es donc déjà battu ?

— Tais-toi ! Quand je pense à Ypres, je frémis encore. Quelle différence entre ce champ de bataille et cette salle de restaurant !

— Mieux vaut tenir que courir....

— Ça, c'est vrai....

— ... et comme nous tenons, lâchons plus !

— Quand je suis parti pour le front, j'étais animé d'un beau courage ; mais dès que j'ai vu ce que c'était que cet enfer, j'ai fait des pieds et des mains pour en revenir et me caser dans un petit poste de confiance. Le hasard m'a servi : je pus sauver mon commandant.

Il était blessé et fut déplacé à une kommandantur. Il me prit avec lui comme ordonnance. Puis, comme il apprit que je parlais couramment le français et le flamand, je fus placé au service d'espionnage de Bruxelles.

— Et là, tu appris à me connaître....

— Ma Flore....

— Ssst, je me nomme Marthe, maintenant....

— Oui, je l'oubliais....

— Mais tu ne m'as jamais dit ton véritable nom.

— Wilhelm, comme l'empereur.

— Non, non....

— Si, je te l'assure.

— Soit, ce m'est égal, mais ce n'est certainement pas ton nom de baptême.

— Mon nom.... Oh, non, jamais elle ne le connaîtra, se dit le jeune homme.

Un instant son visage s'assombrit et une vision lui passa devant les yeux. Mais voulant chasser toutes les idées qui pouvaient lui être désagréables, il appela le garçon :

— Apportez une autre bouteille de vin, dit-il, et une boîte de cigarettes de dames.

XVI.

Diedrich Herder traversa d'un pas pressé la Grand'Place de la vieille ville impériale d'Aix-la-Chapelle et s'engagea dans une de ses vieilles rues situées derrière la majestueuse Cathédrale. La nuit tombait. Du temple s'écoulait lentement une file de femmes, recueillies, vêtues de deuil.

Diedrich savait que l'on y avait célébré, ce jour-là, un service funèbre pour les fils de la «grande Allemagne» qui étaient tombés un peu partout, là-bas, dans ces plaines lointaines de la blanche Russie, ou sur le sol de la France, ou encore dans les Flandres, devant cette barrière infranchissable pour les armées impériales, qui se nomme l'Yser. Les pertes de ces derniers mois avaient été particulièrement nombreuses. Depuis la déclaration de la guerre jusqu'à cette époque, vers le début de la deuxième quinzaine de décembre, les pertes en tués, et y compris les blessés de toute nature, même très légèrement, atteignaient déjà 717.319, chiffre qu'accusait la centième liste publiée à cette époque.

En tenant compte des sérieuses pertes subies par les Allemands dès le début de la guerre, sous le feu meurtrier des forts de Liège et de sa garnison, on peut admettre que le chiffre des tués atteignait au moins la dixième partie, soit 71.000 hommes, car les batailles entre Lodz et Lowicz, vers le 27 novembre, où les troupes allemandes opérant dans cette région échappèrent à grand'peine à l'encerclement, avaient aussi englouti un nombre considérable de vies humaines, sans compter la bataille de la Marne, qui changea du tout au tout la situation si précaire en ce moment des Français et des Alliés.

Diedrich Herder le savait déjà avant d'être soldat, mais depuis les trois mois qui s'étaient écoulés depuis son entrée au service comme volontaire, il en avait appris bien davantage encore. Chemin faisant,

il avait réfléchi à toutes ces choses, qui, tant qu'elles n'intéressaient que les autres, ne lui avaient pas paru telles qu'il les voyait, maintenant que lui-même était à la veille du départ....

Il s'arrêta devant une maison d'apparence très patricienne et sonna. Une jeune fille vint lui ouvrir.

— Diedrich !

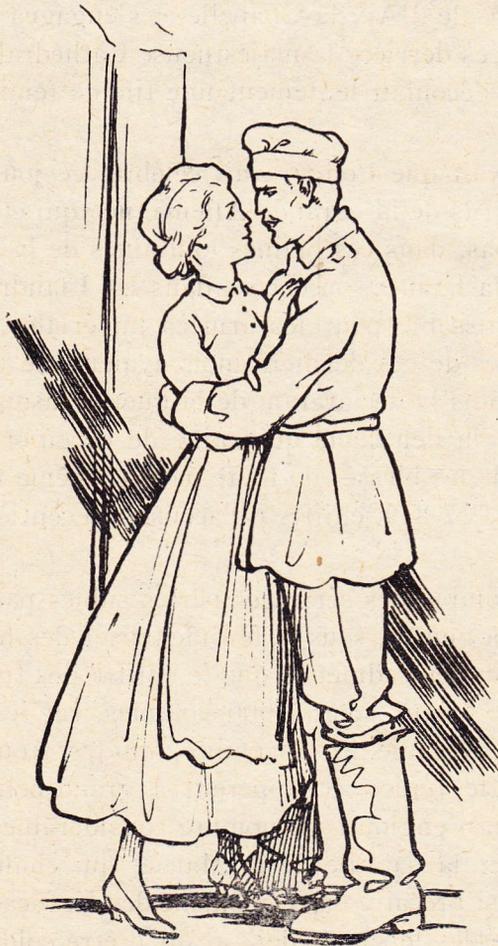
— Elsa !

Ils s'embrassèrent furtivement, car voyant que ses yeux étaient tout rougis par les larmes, il lui dit :

— Tu as pleuré....

— Ach, mein Gott !...

— ... parce que je vais partir ? C'est pour l'Empereur et la Patrie !



— Reviendras-tu seulement ?

— Dieu seul le sait.... Je viens vous dire au revoir à tous, nous partons à six heures.

— Oh, je serai déjà levée.... De chez tante Elise, je pourrai voir défilier le régiment.

La tante Elise habitait sur la route qui mène en Belgique.

Diedrich accompagna sa fiancée dans la salle à manger, où se trouvaient son futur beau-père, le gros négociant Wulf, et sa femme, qui accueillirent le fiancé de leur fille avec de bruyantes marques de sympathie.

— Alors, c'est ta dernière soirée ! dit Wulf.

— Oui, demain, à six heures, nous partons pour la Belgique.

— Eh bien, donne leur une bonne raclée, à ces infâmes Belges, qui osent s'opposer à nous, Allemands ! En voilà des imbéciles !

— Je ferai mon devoir.

— Naturellement, tout bon Allemand doit faire son devoir, c'est bien la moindre des choses. Regarde ma fille. Je suis honteux d'elle. Elle ne fait que pleurer depuis cet après-midi, au lieu d'être fière que son fiancé se bat pour le grand empire allemand et contribue à nous conquérir notre suprématie du monde.

— Ah, une séparation est toujours douloureuse, répondit Diedrich sur un ton conciliant. J'aurais dû être au front depuis longtemps.

— Oui, mais tout le monde sait que tu n'es pas cause de ce retard. Si tu n'avais pas eu ton accident d'auto, tu y aurais été déjà depuis longtemps. Sois content qu'il ait suffi de trois mois pour te rétablir. Quand je t'ai revu pour la première fois, le soir que l'on t'a reconduit ici à Aix, j'ai crû que tu en aurais eu pour bien plus longtemps. Mais maintenant, tu auras l'occasion de te distinguer par ta vaillance et ta bravoure. Au printemps prochain, l'Allemagne sera victorieuse et imposera la paix à la perfide Angleterre et la France païenne. Albion ne se risquera plus à miner notre marché commercial à l'étranger.

Le gros Wulf s'emballa au fur et à mesure de sa péroraison ; il s'échauffait par ses propres paroles, ivre de sa suffisance et de sa soif de conquête.

Mais Diedrich ne pouvait rester davantage, car ses parents l'attendaient, afin de passer une dernière soirée en famille.

Il prit donc congé et reçut encore un sermon patriotique comme encouragement.

— Et surtout, pas de pitié pour ces sales Belges, conclua Wulf,

qui dirigeait à sa guise les opérations de guerre, assis dans son bon fauteuil et la pipe en bouche, traitant de grosses affaires qui firent affluer l'or dans sa caisse.

— Ne te laisse pas influencer parce que tu as habité là-bas ; c'est la guerre et « Krieg ist Krieg ». Ils sont plus traîtres que tu ne le crois.

Diedrich parvint à s'échapper et fut reconduit par sa fiancée. Arrivés dans le vestibule, ils s'étreignirent une dernière fois.

— Oh, mon bien-aimé, m'écriras-tu souvent ? demanda Elsa.

— Mais, évidemment !

— Chaque jour ?

— Si j'en ai l'occasion, oui !

— Et tu me resteras fidèle ?

— Quelle question !

— Elle n'est pas drôle, Diedrich, car c'est la guerre, et bien que nous soyons loin du front ici, la ville est pleine de soldats et je vois tous les jours qu'ils entraînent toutes sortes de jeunes filles. C'est par la guerre. Ils dansent, boivent et veulent noyer leur chagrin et leur misère dans les plaisirs.

— Leur misère ! Être soldat, une....

— Ecoute, Diedrich, sois sincère et ouvre-moi ton cœur. Je ne crois pas tout ce que père vient encore de te dire ; ce ne sont que des paroles. Personne n'en dira ce qu'il pense, et quand je vois toutes ces femmes, veuves ou orphelins en deuil, les yeux en pleurs, qui viennent chercher une consolation à l'église, alors je suis certaine qu'elles maudissent la guerre. Mais elles n'osent le dire.

— Elsa, tu es découragée. Nous n'avons pas voulu la guerre....

— Si, oh si ! Nous autres, bourgeois, nous pas, c'est certain, mais qu'avons-nous à dire ? A Berlin, ils la voulurent, et à tous prix. L'oncle Heinrich, le capitaine, était aussi content, et il y a tant d'officiers comme lui. Pour eux, la guerre c'est la promotion, l'honneur, la gloire peut-être. D'autres reçoivent des postes avantageux. Père aussi est content qu'il y ait la guerre ; elle lui rapporte gros, il a gagné davantage en ces quelques mois que les cinq dernières années ensembles, grâce à ses livraisons à l'armée.

— Mais, Elsa....

— Oui, c'est ainsi, Diedrich, et je te le dis en toute franchise.

— Tu es déprimée, dis-je, par ta douleur. L'Angleterre et la France se sont ligüés conte nous et ont séduit la Belgique.

— La Belgique ! Nos troupes l'ont violé et l'on nous ment !

— Et les francs-tireurs... et les femmes qui achèvent nos blessés, les mutilent, et les prêtres qui prêchent la révolte ?

— Des mensonges, te dis-je encore, des mensonges répandus à dessein pour exciter nos soldats. Oh, je connais aussi la Belgique, j'ai des amies à Liège et j'y ai encore été il y a quelques semaines. Comment peux-tu croire cela, Diedrich, toi qui connais la Belgique, qui aimais tant d'y vivre ? Toi qui y a appris le commerce !

— Allons, Elsa, ne discutons pas ; je dois y aller quand même. Voudrais-tu que je reste ici ?

— Oh, non, certainement pas, car on viendrait te chercher et l'on t'amènerait, ligoté, comme un criminel ! Mais me resteras-tu fidèle ?

— Encore cette question ! Toujours je penserai à toi, chère petite aimée, tu le sais bien.... Sans cette guerre, nous aurions déjà été mariés. Ce jour viendra quand même, plus tard....

— Si seulement c'était vrai ! Tant d'hommes encore seront tués avant que la guerre soit terminée. Tâche d'obtenir une petite place, en dehors du danger....

— Mais Elsa, voyons....

— Tant d'autres le font, et de gros bonnets. Je connais tant de jeunes gens de famille, qui n'ont jamais vu le front et sans doute ne le verront jamais ; ils font leur devoir quand même. Fais comme eux. On n'a qu'une vie !

Diedrich dut s'arracher de l'étreinte de sa fiancée. Il l'embrassa tendrement et lui promit une dernière fois de lui écrire souvent.

Finalement, il se trouva de nouveau sur la rue. Lui aussi sentit l'émotion étreindre sa gorge.

La reverrait-il jamais ?... Il songea à ses nombreux amis, partis joyeux et pleins de courage, en août, et enterrés maintenant quelque part en France ou en Belgique. Mais Diedrich Herder avait foi en la justice de la cause de l'Allemagne. Il lisait beaucoup et pendant sa convalescence il avait dévoré tous les articles répandus dans les journaux par les savants teutons, qui empoisonnèrent l'opinion publique par leurs sophismes, sous la couleur de faire œuvre patriotique, en évoquant les soi-disant vertus de la grande Allemagne, de sa fidélité, la fameuse « Deutsche Treu » et son « honneur ».

Mensonges, avait dit Elsa, mensonges tout ce que l'on dit des Belges.

Sur ce point, le jeune homme doutait lui-même ; il avait habité durant trois ans le petit pays voisin du grand empire. Il connaissait

Liège, Bruxelles et Anvers, et quand il se rappela ce séjour, il dut convenir qu'il y avait vécu une période de sa vie qui ne lui laissait que des souvenirs agréables. Il y connut une large hospitalité et fut entouré d'une amitié chaude et sympathique. Le peuple belge était bon, foncièrement honnête et travailleur, et il s'étonnait que l'on lui attribuât maintenant des actes de traîtrise et de barbarie, dont les femmes se seraient rendues coupables sur la personne des soldats allemands blessés, leur arrachant les yeux, empoisonnant leurs mets, ou les inondant de pétrolé pour les brûler vifs !

La réflexion lui disait que l'on devait exagérer, que cela ne pouvait être exact.

Il s'en rendrait bientôt compte....

* * *

Le lendemain, le régiment partit. C'était une formation nouvelle, composée de blessés rétablis, de jeunes recrues et de volontaires. Tous les hommes étaient bien équipés.

Il faisait encore nuit noire lorsque le régiment défila dans les rues d'Aix-la-Chapelle, et en un clin d'œil des lumières sortaient de toutes les fenêtres, fébrilement ouvertes, et où hommes et femmes, hâtivement et sommairement vêtus, vinrent se pencher, éveillés par la musique guerrière.

Les soldats chantaient le « Wacht am Rhein » et la mâle chanson vibrait à travers l'espace. Les soldats furent ovationnés par où ils passaient, par les habitants délirants, et les troupes regrettèrent qu'il ne fit pas clair, afin de mieux pouvoir jouir du spectacle.

Diedrich, marchant dans les rangs, se sentit électrisé, entraîné par l'émotion communicative que l'on éveille si aisément par ces parades. Il ne désirait qu'une chose : être vu par sa fiancée et se demandait anxieusement si elle le découvrirait dans cette marée d'hommes, tous semblables par leur équipement. Bientôt, il passerait devant l'habitation de la tante Elise. Diedrich se rappela les bonnes heures passées dans le calme familial de ces intérieurs bien aménagés et la quiétude qu'il y trouvait après une belle promenade au bois avec sa fiancée.

Oh, les beaux jours,... comme tout cela était déjà lointain ! Mais ils reviendraient avec la fin de la guerre, avec la victoire éclatante de l'Allemagne invincible. Aucune puissance du monde ne pourrait empêcher qu'il en soit ainsi.

Diedrich sentit son cœur battre dans sa poitrine. Voilà la maison. Puis, soudain, il reconnut Elsa; elle était sur le pas de la porte. Oh, combien eut-il été heureux s'il eut pu quitter le rang et aller l'embrasser une dernière fois! Mais cela était défendu maintenant; il ne s'appartenait plus, il n'avait plus de volonté à lui, il était de l'armée, il appartenait au Kaiser et n'avait plus qu'à obéir.

Elsa se trouvait entre Wulf et sa tante. Derrière eux se trouvait sa mère qui, tout comme son mari, gesticulait et criait à tue-tête. Elsa était là, immobile, regardant fixement tous ces hommes qui défilaient. Quand Diedrich passa, elle le reconnut; il lui fit un petit signe de la tête, puis il vit qu'elle se cachait la figure entre ses mains. Le chagrin l'opprimait.

Le régiment passa et longtemps Diedrich se rappela cette attitude de sa fiancée, abattue par la douleur.

Elle était franchement jolie, la petite Elsa, et ne ressemblait pas à ces filles allemandes traditionnellement blondes, ces Grätchen plus ou moins bien réussies. Elsa était mignonne, frêle, élancée, élégante; elle avait un beau visage, où se lisait sa candeur enfantine, et ses grands yeux charmeurs impressionnaient vivement tous ceux qui l'approchaient.

Bientôt la musique du régiment se tût. On était hors de la ville et plus personne n'acclamait ces hommes, qui marchaient toujours, s'en allant d'un même pas automatique vers le front, vers le feu.... La parade était terminée; la population avait eu le régal du défilé qui devait l'entretenir dans une excitation patriotique. Les hommes avaient exhibé leur courage, mais ce courage n'était qu'une auto-suggestion. Les plus vieux se turent, maintenant qu'ils n'étaient plus obligés de chanter.

— La comédie est terminée, dit à Diedrich son voisin de gauche.

— La comédie?

— Mais oui, tout cet appareil n'est fait que pour donner à la population d'Aix une impression de force qui doit alimenter l'opinion publique sur notre vaillance. Elle ne voit pas la réalité. On leur cache la vue des blessés qui arrivent. Ça, elle ne le voit pas.

L'homme poussa un profond soupir.

— Avez-vous déjà été au feu? demanda Diedrich,

— Mein Gott.... Vous demandez si j'ai déjà été au feu? J'ai été à l'Yser et me voilà de nouveau en route pour la Belgique! Dix-mude, vous connaissez ce nom?

— Oui....

— Et Ternate, Schoorbakke et, plus haut, Zonnebeke, près d'Ypres? Oui, j'ai combattu un peu partout. Quel enfer! Quelle misère! J'ai été blessé à l'épaule, mais, hélas, ma blessure ne fut pas assez grave pour que je puisse rester auprès de ma pauvre femme et de mes deux enfants. Maintenant il faut y retourner, et Dieu sait quelle sera ma prochaine blessure! Une balle un peu plus haut et j'eus été mort et enterré depuis déjà trois mois.

— Mais est-il vrai que les Belges sont si cruels?

— Cruels?

— Oui, les francs-tireurs!

— Francs-tireurs? Il n'y a pas de francs-tireurs.

— On nous a dit que nous ne devons jamais nous séparer de nos armes quand nous serons en quartier.

— Mensonges! Les Belges ne nous considèrent évidemment pas comme leurs amis, et cela est assez compréhensible.... Mais ne croyez pas à ces soi-disant cruautés commises par eux!

— Mais, cependant, tous ces conseils....

— Je connais tout cela! On vous a dit qu'il fallait se méfier quand on vous offre à boire ou à manger, que la population y mélangeait du poison.

— Oui....

— D'abord la population ne nous offre ni à boire ni à manger, elle nous aime trop pour cela! Ensuite, la vérité est toute autre.... J'ai vu deux terribles punitions en masse : la destruction de Louvain et les meurtres de Roulers.

— Mais la population de Louvain s'était quand même révoltée contre nos troupes?

— Mais non, rien de tout cela. Nous étions vaincus à Meerbeek, non loin de Malines, et fuyions sur Louvain. C'était le soir. Les soldats étaient anxieux. Ils pensaient que les Belges les poursuivaient. Arrivés à la ville, nous rencontrâmes d'autres soldats; nous étions tous très énervés. Les fusils de quelques-uns partaient d'eux-mêmes. Un désarroi subit s'ensuivit. Nous tirions sans savoir pourquoi; d'ailleurs, bon nombre de nos hommes étaient ivres. Que c'est-il passé alors? Nous ne le savons pas, mais nous voyions des incendies s'allumer, çà et là; on tuait les civils et pillait les maisons, et alors j'étais honteux d'être Allemand. Les Français nous reçurent à coups de fusil, puis se retirèrent. Nous occupâmes la ville et alors je vis que l'on chassait les civils hors des caves et les tuait sur place, dans la rue.

— Pourquoi?

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS